

Mavis Gallant, Sharon Butala, Rawi Hage

Hélène Rioux

Numéro 137, printemps 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62334ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rioux, H. (2010). Compte rendu de [Mavis Gallant, Sharon Butala, Rawi Hage].
Lettres québécoises, (137), 31–32.



Mavis Gallant, *Voyageurs en souffrance*, traduit de l'anglais par Suzanne V. Mayoux, Montréal, Les allusifs, 2009, 110 p., 18,95 \$.

Un voyage surréaliste

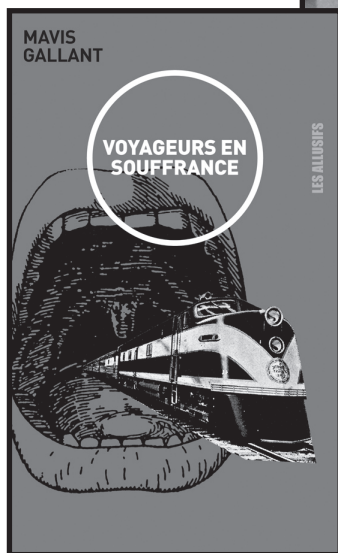
Bien qu'elle soit fiancée à un étudiant en théologie, Christine, une jeune Allemande de vingt et un ans, fait une escapade à Paris avec Herbert, un divorcé de dix ans son aîné, et son fils unique Berti, sorte d'enfant roi que Christine supporte assez mal. *Voyageurs en souffrance* relate leur retour en train.

Et ce voyage de retour est loin d'être de tout repos. C'est vrai que nous sommes dans les années de l'après-guerre et que l'Europe n'a pas encore fini de panser ses blessures, tant s'en faut. Paris baigne dans la grisaille, tout est bancal, morne, poussiéreux.

Bref, dans cette histoire, tout commence mal. Par exemple, à l'hôtel, le matin du départ, Christine se réveille à cinq heures et veut prendre un bain. Un désir bien légitime. Innocent. Mais voilà que le gardien — un vieil édenté malcommode — fait irruption en veste de pyjama et les jette dehors en les abreuvant d'injures. Et ça se continue ainsi, de désagrément en désagrément.



MAVIS GALLANT



ment — train bondé, rien à manger, rien à boire, chaleur accablante, contrôleur revêche, arrêts intempestifs et imprévus. Des passagers mélancoliques, énigmatiques, âmes meurtries, montent et descendent, chacun avec son bagage de désillusions, de chagrins, de rêves peut-être. Ils sont des ombres, on ne sait pas grand-chose d'eux. L'enfant s'ennuie, se lamente, réclame des histoires que Christine, excédée, fait semblant de lui lire de son livre, et que le père, un bon-

homme franchement insupportable, sans aucune fantaisie, corrige. Les amants finissent par rompre dans un wagon déserté. On a l'impression d'un train fantôme qui jamais n'arrivera à destination. Arrivera-t-il seulement? Et dans quel état seront les voyageurs?

POLYPHONIE

Des dialogues à bâtons rompus alternent avec des monologues intérieurs, l'imaginaire frôle le réel, des destins s'entrecroisent de part et d'autre des frontières perméables, des fils s'entremêlent sans cesse, créant une sorte de tableau un peu fantastique, inquiétant. Au fil de la lecture, des images de vieux films tristes nous reviennent en mémoire. Ce qui est sûr, c'est qu'on ne voudrait pas voyager dans ce train qui ahane dans la nuit grise. Il y règne un climat d'angoisse, de consternante résignation que Mavis Gallant rend avec un art consommé.

Un récit déroutant.

Née à Montréal en 1922, Mavis Gallant vit à Paris depuis plus d'un demi-siècle. Récipiendaire d'une dizaine de doctorats *honoris causa*, elle a également remporté une panoplie de prix littéraires, dont celui du Gouverneur général et le prix Athanase-David. Elle est, avec raison, considérée comme l'une des grandes auteures canadiennes, siégeant au pinacle auprès d'étoiles comme Margaret Atwood et Alice Munro.



Sharon Butala, *Perfection du matin*, traduit de l'anglais par Nicole Côté et Anton Iorga, Regina, La nouvelle plume, 2007, 254 p., 18,95 \$.

Un long apprentissage

Une femme quitte la ville, sa famille et ses amis, un poste à l'université, pour aller s'installer au fin fond de la prairie avec l'homme de sa vie.

C'est cette histoire — la sienne — que nous raconte Sharon Butala dans *Perfection du matin*. Disons d'entrée de jeu que ce n'est pas une histoire facile, de la même façon qu'il n'a pas été facile pour l'écrivaine de s'adapter à sa nouvelle vie loin de tout. Il y a d'abord la solitude qu'il faut apprivoiser. Les températures extrêmes — des froids de moins 50 degrés Celsius par lesquels il faut conduire le troupeau vers ses quartiers d'hiver —, les sécheresses estivales, l'inconfort de la maison — les toilettes extérieures, la pompe à eau —, l'absence de vie sociale.



SHARON BUTALA

MAIS LA NATURE

Mais la nature est là. Heureusement. Car c'est, en fin de compte, à une réconciliation avec la nature que nous convie *Perfection du matin*. Une nature âpre peut-être, mais plus généreuse qu'hostile quand on sait la prendre. Quand on la respecte. Une nature sauvage et grandiose.

J'ai déjà dit : « Voici l'endroit où les mots cessent », en faisant référence à ce moment où, lorsqu'on ne chasse ni ne cueille, ni n'étudie, lorsqu'on ne nomme ni ne cultive, on réalise qu'une entité est présente, ou que la nature est vivante, qu'elle possède une mémoire. (p. 80)

C'est donc une entreprise de longue haleine, et l'auteure nous la relate pas à pas. Elle commence par s'intéresser aux plantes qui l'entourent, apprend leurs noms, se penche sur l'histoire des Plaines, nous fait part de ses lectures, décède des signes laissés par les Premières Nations, s'approche des animaux sauvages, jusqu'à cesser de

PERFECTION DU MATIN



Sharon Butala
Traduit par Nicole Côté et Anton forga

la nouvelle plume

craindre ours et coyotes. Elle sortira de cette expérience complètement transformée.

Dans la pureté du matin, je comprends que le monde est infiniment plus riche qu'il n'y paraît à l'œil non exercé; je vois que le monde ne se dissout pas à ses extrémités dans le mythe et le rêve par la seule volonté de qui l'en empêche. Je commence à comprendre le sens de cette vision. J'en vois maintenant la vérité. (p. 242)

Une lecture enrichissante.

Soulignons que le livre a été, dans sa version originale, finaliste au Prix du Gouverneur général dans la catégorie « Essai ».

☆☆ 1/2

Rawi Hage, *Le cafard*, traduit de l'anglais
par Sophie Voillot, Montréal, Alto, 2009, 385 p., 29,95 \$.

Misères d'un immigrant

Le problème, quand un premier roman obtient une réception enthousiaste, c'est qu'on attend peut-être trop du deuxième.

Avec *Parfum de poussière*, un roman que j'avais beaucoup apprécié, Rawi Hage a fait une entrée fracassante dans le monde littéraire. Traduit dans une vingtaine de langues, le livre a été lauréat et finaliste de plusieurs prix importants. *Le cafard*, deuxième titre de l'auteur, m'a quelque peu déçue.

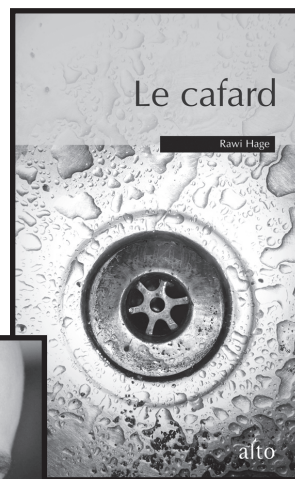
Qu'en est-il? Le narrateur, un immigrant venu manifestement d'un pays du Moyen-Orient, a abouti à Montréal où il mène une existence de misère dans un appartement infesté de coquerelles. Quand le roman commence, le malheureux se confie à une psychologue qu'il est tenu de consulter après une tentative de suicide — il avait essayé de se pendre à un arbre sur la montagne.

Enfin, quand je dis qu'il se confie, c'est bien relatif. Il se contente plutôt de répondre laconiquement, le plus souvent par *oui* ou par *non*, aux questions de Geneviève — c'est le nom de cette thérapeute un peu naïve, remplie de bonne volonté —, ou bien, quand elle insiste, il lui raconte des bribes de son passé dans un lieu qui n'est pas sans rappeler le Beyrouth de *Parfum de poussière*. À Geneviève et au lecteur de démêler le vrai de l'inventé.

Sinon, notre antihéros — assisté social — se promène dans l'hiver de la ville, affamé, pieds et mains gelés, commet de menus larcins, s'immisce au sein d'une bande de Québécois superficiels et branchés — qu'il méprise —, sniffe leur coke



RAWI HAGE



et boit leur vin, fréquente une petite faune d'immigrés fauchés qui, comme lui, tentent tant bien que mal de tirer leur épingle du jeu dans le monde passablement indifférent où ils ont trouvé refuge. Et puis, il y a Shoreh, une belle Iranienne dont il devient l'amant épisodique. Il finit par obtenir un boulot d'aide-serviteur à L'Étoile de Perse, un restaurant où vient souper un mystérieux caïd accompagné de son garde du corps. Le mystère de cet homme — qui est aussi celui de Shoreh — nous sera révélé à la fin du roman.

LA MÉTAMORPHOSE

Le reste du temps, le narrateur fait à coups de pantoufle la guerre aux cafards, ou bien des pattes et des antennes se mettent à pousser sur son corps et il se transforme en cancrelat. Il s'insinue alors dans les maisons, farfouille dans les frigos et rafle lettres d'amour et autres objets. Ces passages sont, à mon avis, les plus convaincants.

J'ai dit que le roman m'avait déçue. C'est que je n'y ai pas retrouvé cette écriture nerveuse, ce climat d'urgence qui caractérisait *Parfum de poussière*. Cette poésie, aussi. Dans *Le cafard*, la narration s'étire, s'engue parfois. Le ton revanchard du narrateur horripile. On a souvent une impression de déjà lu. Pour dire la vérité, on a hâte d'arriver au bout du périple. Non pas que ce soit un mauvais roman. C'est juste que, probablement, j'en attendais trop.

Un espace
publicitaire dans
lettres québécoises ?

Contactez MICHÈLE VANASSE
Responsable de la publicité
mvanasse@lettresquebecoises.qc.ca